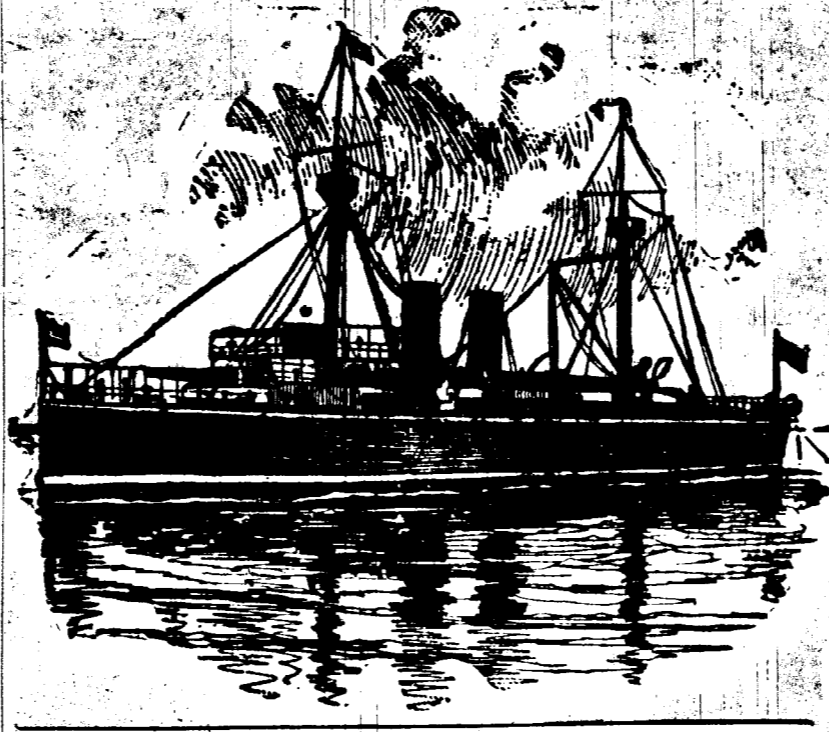
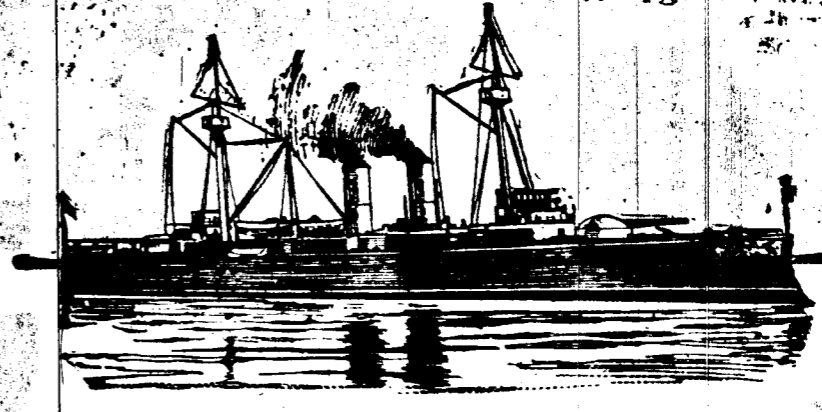


CRISTOBAL COLON, croiseur cuirassé.



VIZCAYA, croiseur cuirassé.



ALMIRANTE OQUENDO, croiseur cuirassé.

Les trois grands navires de guerre espagnols détruits devant Santiago de Cuba par la flotte de l'amiral Sampson.

Bulletin météorologique.

Washington, 4 juillet — Indicateur pour la Louisiane — Temps vent du sud.

LA VICTOIRE.

Si glorieuse que soit la victoire que nous venons de remporter aux portes de Santiago, et si assurée que soit la perspective d'une paix prochaine, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de tristesse en pensant au sang des valeureux soldats qui a arrosé le champ de bataille. Les dépêches que nous avons reçues toute la journée d'hier et la nuit dernière sont venues confirmer les nouvelles de la veille, que le général Shafter avait livré bataille aux Espagnols avec succès, et que la flotte de l'amiral Sampson avait complètement détruit celle de l'amiral Cervera. Les Américains ont non seulement fait preuve d'un admirable savoir stratégique, mais encore de bravoure et de hardiesse. Ils ont attendu que les navires espagnols qui avaient gagné la mer ne pussent plus être protégés par la forteresse Morro. Le Colon ouvrait la marche, suivi de la Vizcaya, de l'Oquendo et des torpilleurs, tous fuyant avec une vertigineuse rapidité, quand le signal a été donné aux navires américains d'ouvrir le feu. Les Espagnols se sont défendus courageusement; mais la précision des canons américains ne devait pas tarder à les réduire à néant. On lira avec intérêt dans nos dépêches les détails de ce combat où un seul des navires américains, le Gloucester, a été légèrement endommagé après avoir été atteint plusieurs fois par les pièces d'un torpilleur. Grandiose dans toute sa hideur le spectacle de ces navires en feu et s'enfonçant lentement sous l'eau. L'Amiral Cervera, blessé au bras, a été recueilli à bord du Gloucester. C'est le lieutenant-commandant Richard Wainwright qui l'a reçu à son bord; et qui, en lui serrant la main, lui a félicité sur sa valeureuse conduite. Courageux dans le combat, les Américains se sont montrés généreux après, en entourant l'Amiral Cervera et ses officiers des égards dus à leurs rangs.

LE 4 JUILLET

AUX ETATS-UNIS.

La Fête à la Nouvelle-Orléans.

GRAND ENTHOUSIASME.

Pour la première fois, depuis sa fondation, qui date de 122 ans à peine, l'Union Américaine se trouve engagée dans une grande guerre étrangère, avec une puissance européenne. Pour la première fois aussi, elle célébrait hier, le glorieux anniversaire de son indépendance, au milieu de succès que l'on pourrait qualifier de fabuleux et qui sont presque sans précédents dans l'histoire. Aussi l'enthousiasme était-il irrésistible dans toute l'étendue de l'Union, du nord au sud, de l'est à l'ouest; et il faut convenir que la situation doit inspirer une juste fierté à ce peuple qui, né d'hier et ayant eu de si faibles débuts, s'est élevé brusquement à une si haute position, et commande aujourd'hui le respect de tout le monde civilisé. Quand on contemple l'étroite langue de terre qu'il occupait, le long de l'Atlantique, quand il a conquis son indépendance, et que l'on parcourt du regard l'immense étendue de territoire qu'il possède aujourd'hui, entre les deux océans Atlantique et Pacifique, d'un côté, entre le Canada et le golfe du Mexique, de l'autre, on reste véritablement ébloui de ces prodigieux progrès. Cela vous fait l'effet d'un rêve et ce n'est, pourtant, là que la plus simple réalité. D'un seul coup de filet, par une de ces bonnes fortunes qui ne sont arrivées à presque aucun peuple, il s'est, en 1803, trouvé maître absolu d'un territoire immense qui, valant à lui seul près de la moitié de l'Europe, lui permettait de s'y tailler treize ou quatorze Etats distincts, d'appeler à lui des millions et millions d'émigrants, et de se peupler aussi rapidement et dans les mêmes proportions qu'il s'agrandissait.

Possesseur, depuis cinquante ans déjà, d'une partie du Mexique, le voici qui met la main sur une partie des Antilles et devient une puissance prépondérante sur les plaines liquides du Pacifique. Il est donc bien naturel que, aujourd'hui, après les deux écrasantes victoires qu'il vient de remporter, aux Philippines et sur les côtes de Cuba, il manifeste son enthousiasme à l'occasion de son cent-vingt-deuxième anniversaire et fasse retentir l'air de chants d'allégresse. C'est ce qui a eu lieu, en effet. Jamais le glorieux Quatre Juillet n'a été fêté avec tant d'entrain et de ferveur. Des lacs au golfe, des plages de l'Atlantique à celles du Pacifique, du plus obscur et du plus retiré des baux à la plus populeuse et la plus bruyante des grandes cités, se n'était, hier, qu'un immense concert de réjouissances et de félicitations, et l'on a vu, spectacle sans précédent dans les annales de l'humanité, un amiral offrir en présent à son pays, à l'occasion de l'anniversaire de son indépendance, la destruction complète d'une flotte puissante ennemie. N'y a-t-il pas là de quoi donner le vertige aux esprits les plus froids et les plus rassés!

A LA NOUVELLE ORLEANS

Telle a été la fête d'hier, dans toute l'étendue de l'Union, plus animée, plus brillante, plus enthousiaste que jamais et, nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démentis, que la Louisiane et la Nouvelle-Orléans en ont eu leur belle et bonne part. Nous pourrions affirmer qu'il s'y manifestait, hier, plus d'entrain que partout ailleurs. On sait que, depuis quelque temps, une foule de maisons sont pavées aux couleurs de l'Union. Il semblait impossible, au premier abord, de pousser plus loin les démonstrations; la journée d'hier a prouvé que nos concitoyens pouvaient faire beaucoup mieux encore. Déjà, samedi soir, les balcons, les façades, se garnissaient de draperies, d'étendards, de bannières, de flammes aux couleurs nationales. Le travail s'est continué pendant la journée de dimanche. Tous les préparatifs

étaient terminés, hier matin; de telle sorte que l'on pouvait, dès lors, se faire une idée assez juste de cette étonnante célébration. La Nouvelle-Orléans est renommée, aux Etats-Unis, pour ses fêtes; mais jamais elle n'en a donné d'aussi brillantes, d'aussi éclatantes, que celle d'hier. Nous avons voulu nous en rendre un compte exact, et nous avons parcouru la ville, spécialement le deuxième district, et nous sommes restés étonnés de la multiplicité et de l'éclat des décorations que nous avons rencontrées sur notre chemin. Ne pouvant en donner une liste exacte, nous citerons à tout hasard, au risque de faire certains oublis que l'on voudra bien nous pardonner. Voici cette liste:

Maisons décorées

W. G. Tabbutt, H. J. Müller, A. Marx, Eugène May, Jos. Wagner, M. Lyon, C. Bessec, Robira, Crescent City Mineral Waters, H. L. Villeré, A. Monteleone, P. Fabacher, G. Mazzei, P. Sahuqué, Miller's Billiard Hall, Orphéon Français, B. R. Finney, V. B. Angaud, A. Durand, Elvoire, J. Bonnot, J. C. Serra, H. Larose, Jos. Livori, Alex. Langlois, G. Korbacher, L. Hueguel, Southern Mirror Works, Henry Degray, Louis Imholte, J. Bouchoux, Confiserie Manessier, Mme J. Levy, J. Fauchonier, Mme N. Bauer, Ang. Müller, Geo. Huye, J. J. Weinfurter, Rev. John J. Miller, E. Simons, P. Bouron, Mme A. Tesson, J. Martin, P. Estanac, L. Pellerin, A. Vincent, D. Laporte, V. Valinonien, Marché Français, G. Tujague, Morgan R. K. Chas, D. Sporte, G. Paterno, Buffalo, Dying Work, A. M. Solari, G. Hornberger, H. Moras, Walker et Zeller, Screws, H. G. G. Muller, A. J. Ford, P. Sallier, H. Renaud, P. Pecoul et Aubry, F. A. Brunet, Bijou Confectionary.

AU PARC DE VILLE.

Arrivés à la célébration de la fête. Rien que dans le Deuxième District, il y en avait deux bien distinctes: l'une au Parc de Ville; l'autre, Place Jackson. Une foule énorme s'était ren-

due au Parc, où l'on devait hisser solennellement le drapeau national. Tous les commissaires étaient à leur poste, leur président, M. P. Capdevielle, en tête. Le comité spécial était composé de MM. P. M. Schneidau, E. J. Reiss, Geo. Grandjean et autres. Le drapeau venait d'un don du chemin de fer d'Orléans; il a été présenté aux commissaires par l'Hon. F. D. Chrétien, qui l'a remis entre les mains du président. M. Capdevielle a pris alors la parole. Cette fête du 4 juillet, au Parc de ville, est une des plus belles que l'association ait données, cette année.

A LA PLACE JACKSON.

Mais c'est surtout à la Place Jackson que la foule s'était donnée rendez-vous, hier soir. On sait déjà qu'il s'agissait de hisser solennellement un immense drapeau des Etats-Unis, au haut d'un mât, de plus de cent pieds d'élevation, et donné par M. Fabacher. Rien n'avait été négligé pour donner de l'éclat à cette cérémonie. Les organisateurs de la fête, Hon. Chas De La Bretonne, président; Hon. P. Léonce Bouny, 1er vice-président; Emile Louis,

phés de drapeaux, aux couleurs nationales. Le soir, des centaines, des milliers de lanternes vénitiennes et japonaises égayaient la place et en faisaient un jardin enchanté. Le comité des décorations, composé de MM. le Capitaine Adams, président; M. O'Rourke, H. R. Rican, Emile Deropas et Emile Louis se sont comportés, en cette circonstance, en gens d'entendement aux décorations; ils étaient d'ailleurs aidés par M. Raoul Bonnot qui a pris une part très active à cette fête. La cérémonie a commencé par une courte allocution du juge Ch. de La Bretonne, président du comité des citoyens du 2e district. Il a remercié en termes chaleureux, au nom du comité, tous ceux qui l'avaient aidé dans cette noble entreprise et qui embellissaient et animaient cette fête par leur présence. Le drapeau a été alors hissé solennellement au son de la musique et au bruit de milliers et milliers de pétards, de fusées, de chandelles romaines et de bombes. Nous avons rarement assisté à un pareil spectacle et été témoins d'un aussi grand enthousiasme. Les enfants de l'école McDonough No 18 se sont fait entendre ensuite et ont exécuté le chant de "Dixie" et le "Star Spangled Banner". Chacun d'eux avait en main un drapeau, pendant la cérémonie. Le juge de La Bretonne a ensuite présenté à la foule l'Hon. Ch. F. Beck, qui a prononcé un très éloquent discours. Il a fait ressortir avec beaucoup de détails la signification nouvelle que prenait le 4 juillet à l'heure qu'il est. Il y a plus d'un siècle il y avait un peuple naissant qui n'avait encore que de vagues aspirations et ne voyait pas bien clairement où il allait. Il est formé aujourd'hui, ce peuple; il poursuit hardiment et noblement ses hautes destinées. L'avenir est devant lui, un brillant avenir et il saura s'en rendre digne; le grandir encore par ses vertus et ses travaux. L'œuvre a été terminée en disant que, désormais, le champ de bataille de Bunker Hill et celui de Chalmette, rappelaient les deux plus glorieux hauts faits de l'histoire de l'Union et qu'on devrait associer ces deux souvenirs.

JUST CHAS DE LABRETTONNE

secrétaire, et Raoul Bonnot, trésorier, en avaient de longue main et minutieusement préparés les détails. Des souscriptions avaient été levées, et l'on était à même de faire royalement les choses. Les différents comités étaient d'ailleurs généreusement soutenus par la population qui tenait à donner une fête de bon goût et, de tout point, parfaitement réussie, au milieu de leur place, qu'ils aiment et dont ils sont fiers. C'est, personne ne l'ignore, le seul square vraiment symétrique qu'il y ait dans l'Union, avec sa magnifique façade, dont la Cathédrale forme le centre et les deux immenses bâtisses Pontalba, qui sont d'une régularité parfaite. Aucun autre, ici ou ailleurs, ne se prête aussi bien à la décoration. Aussi le coup d'œil était-il charmant. Partout une profusion de drapeaux et de tro-

ne homme ne fut, dans le salon de Mme de Gassie, qu'un comparé insignifiant pour qui elles n'avaient qu'une froide indifférence. A un moment, la baronne dit négligemment: —Hier soir, M. Barnett, qui ne cause jamais, est enfin sorti de son mutisme; as-tu entendu ce qu'il a dit? —Oui. —Eh bien! je suis convaincue qu'il parlait sérieusement; je crois, en effet, qu'il se remarierait volontiers s'il rencontrait à Paris une jeune fille qui lui pût et qui verrait moins son âge que son immense fortune; car il n'a pas moins de douze ou quinze millions, cet Américain. —Est-il réellement aussi riche que ça? —Oui, ma chère, et sans compter qu'il augmente sa fortune tous les jours. Oh! je suis parfaitement renseignée. —Douze ou quinze millions, c'est superbe! —Malheureusement, j'ai bien peur qu'il ne fasse point partager sa fortune à une Française. —Pourquoi cela? —D'abord, parcequ'il doit retourner très prochainement à New-York; ensuite, parce qu'il faudrait qu'il aimât une Française pour l'épouser; car autant que j'ai pu étudier son caractère, M. Barnett n'est pas homme à se remarier si une femme ne lui a pas inspiré un véritable amour.

Suite à la 7me page.

preuve désolante que je ne m'étais trompée en rien sur son compte. Mais les vingt mille francs de route de M. de Valmont, les quinze ou vingt mille autres de la grand-mère et le titre de comtesse donnent-ils satisfaction à l'ambition démesurée de Valentine? Je ne le crois pas. Que de fois elle m'a dit, — et elle parlait du fond de son âme: — "Ce qu'il me faut, à moi, c'est une immense fortune; aussi je ne me marierai qu'avec un homme qui aura des millions. Quant à l'amour, ça m'est égal: une femme trouve qu'elle est suffisamment aimée de son mari quand sa fortune lui permet de ne rien lui refuser, de lui donner tout ce qu'elle peut désirer." Il n'y a pas encore bien longtemps qu'elle me parlait ainsi, et j'ai la conviction que, si l'on faisait miroiter des millions à ses yeux...

née qu'avec ses regards languoureux, son air modeste et candide, elle eût mis le feu au cœur de l'Américain. Ah! M. Barnett, si vous aimiez Mlle Merson... La baronne se dressa sur ses jambes. Le jour était venu, le soleil allait se lever, dans la chambre la lumière de la bougie commençait à pâlir. Mme de Gassie était moins nerveuse, moins agitée, elle se déshabilla et, sans avoir fait comme d'habitude sa toilette de nuit, elle se coucha en murmurant: —Même quand on dort, la nuit porte conseil. Neuf heures venaient de sonner lorsque la baronne se réveilla. Elle n'avait pas beaucoup dormi, mais elle se sentait reposée et avait retrouvé sa tranquillité d'esprit. Elle se leva, ayant sur les lèvres un sourire singulier et sonnant sa femme de chambre. Celle-ci parut aussitôt. —Oh est Mlle Merson? demanda la baronne. —Mademoiselle n'est pas encore sortie de sa chambre, et je crois bien qu'elle est encore couchée. —Hier soir elle était un peu fatiguée; c'est bien, laissons-la se reposer. Avec l'aide de la camériste, Mme de Gassie s'habilla, tout en réfléchissant; puis passa dans le petit salon où elle trouva trois

ou quatre journaux du matin. Elle les défilait l'un après l'autre et lut quelques articles, distraitemment. A onze heures, Valentine ne s'était pas encore montrée. La femme de chambre, après avoir frappé discrètement, entra dans le salon et remit un pli à sa maîtresse, disant: —C'est un domestique qui a apporté cette lettre; il est en bas et attend une réponse. —S'il y en a une, je vais voir. La baronne déchira l'enveloppe et retira une carte sur laquelle elle lut d'abord: WILLIAM BARRUETT

Sur une carte à elle, elle accueillit affectueusement, avec tendresse. Ses réflexions lui avaient conseillé de garder cette attitude vis-à-vis de la jeune fille. Elle la fit asseoir à côté d'elle sur la causeuse. —Avez-vous eu une bonne nuit? demanda Valentine. —Oui, très bonne. —Et, comme d'habitude, vous vous êtes levée de bonne heure. Pourquoi ne m'avez-vous pas fait appeler pour vous tenir compagnie? —Je ne me suis pas ennuyée, répondit la baronne, montrant les journaux. Elle continua: —Et toi, ma chérie, as-tu bien dormi? —Non, j'avais un peu de migraine, et c'est pourquoi je me suis levée de bonne heure. —Tu as fait la grasse matinée; tu as bien fait de te reposer. Et maintenant, cette migraine? —Elle s'est dissipée et je me trouve tout à fait bien. —J'en suis heureuse. Elles causèrent intimement, avec une sorte d'abandon, jusqu'à l'heure du déjeuner. En les écoutant, on n'aurait pu soupçonner que l'une et l'autre avaient des pensées qu'elles mettaient le plus grand soin à se cacher. Elles parlèrent de plusieurs personnes que recevait la baronne, mais le nom de Jacques de Valmont ne fut même pas prononcé. Il semblait que le jeu

de la Française ou Américaine, madame la baronne répondit Valentine un peu réveuse, celle que M. Barnett aimera d'abord et épousera verra se réaliser pour elle un bien beau rêve. —C'est aussi ce que je pense. —Si M. Barnett vous aimait, vous, est-ce que vous aimeriez? —Ma foi, répondit en riant la baronne, si cela arrivait, je serais bien capable de changer d'idées et de ne plus dire: "Je ne veux pas me remarier." Mme de Gassie ne poussa pas plus loin la conversation sur l'Américain, et elle se garda bien de dire à la jeune fille que la riche Yankee lui avait demandé un rendez-vous et que le lendemain le jour même, dans l'après-midi. Mais elle venait d'acquiescer à la certitude que M. Barnett ne déplaçait pas Valentine et que le chiffre de ses millions ne lui avait point paru chose à dédaigner.

de la Française ou Américaine, madame la baronne répondit Valentine un peu réveuse, celle que M. Barnett aimera d'abord et épousera verra se réaliser pour elle un bien beau rêve. —C'est aussi ce que je pense. —Si M. Barnett vous aimait, vous, est-ce que vous aimeriez? —Ma foi, répondit en riant la baronne, si cela arrivait, je serais bien capable de changer d'idées et de ne plus dire: "Je ne veux pas me remarier." Mme de Gassie ne poussa pas plus loin la conversation sur l'Américain, et elle se garda bien de dire à la jeune fille que la riche Yankee lui avait demandé un rendez-vous et que le lendemain le jour même, dans l'après-midi. Mais elle venait d'acquiescer à la certitude que M. Barnett ne déplaçait pas Valentine et que le chiffre de ses millions ne lui avait point paru chose à dédaigner.

de la Française ou Américaine, madame la baronne répondit Valentine un peu réveuse, celle que M. Barnett aimera d'abord et épousera verra se réaliser pour elle un bien beau rêve. —C'est aussi ce que je pense. —Si M. Barnett vous aimait, vous, est-ce que vous aimeriez? —Ma foi, répondit en riant la baronne, si cela arrivait, je serais bien capable de changer d'idées et de ne plus dire: "Je ne veux pas me remarier." Mme de Gassie ne poussa pas plus loin la conversation sur l'Américain, et elle se garda bien de dire à la jeune fille que la riche Yankee lui avait demandé un rendez-vous et que le lendemain le jour même, dans l'après-midi. Mais elle venait d'acquiescer à la certitude que M. Barnett ne déplaçait pas Valentine et que le chiffre de ses millions ne lui avait point paru chose à dédaigner.

Strip cartoon de Miss Winslow. Ce strip a été un succès pendant plus de CINQUANTE ANS par ses MILLIERS DE LECTEURS. Pour les ENFANTS ET DESTINATION aux SUJETS PARFAIT. LE CALME ENFANT A MOULIN. C'est un merveilleux moyen de soulager les DOULEURS QUI SUIT LES COLIQUES. C'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente dans toutes les pharmacies dans le monde entier. Adresse: 10, rue de Valenciennes, Paris. Demandez le "Strip cartoon de Miss Winslow" à un pharmacien ou à un libraire.